

Anne Duvivier

Petit Frère



roman



Anne Duvivier

PETIT FRÈRE

roman



M.E.O.

*La fiction, c'est la part de vérité qu'il
existe en chaque mensonge.*

Stephen King

1. JIGSAW PUZZLE

La semaine dernière, sa mère a piqué tête la première dans son assiette. Elle avait confondu somnifères et antidépresseurs. Inconsciente du spectacle qu'elle offrait, elle ronflait comme une bienheureuse. La soupe au cerfeuil, il y en avait partout. Dans ses cheveux, dégoulinant sur son chemisier, sur la nappe, par terre... Louise est restée à la regarder, sans arriver à articuler le moindre mot. En d'autres circonstances, elle aurait ri. Mais il s'agissait de SA MÈRE ! La femme qui l'avait portée dans son ventre, il y avait trente-cinq ans. Comment en arrivait-on là ?

Le soir même, elle a abordé le sujet avec son père et s'est heurtée à un mur. Il cache son désarroi derrière du fatalisme. *C'est comme ça, Lou, que veux-tu...* Elle a eu envie de le serrer dans les bras et lui dire qu'elle s'en voulait, maintenant qu'elle était mariée, de ne plus venir souvent à la maison, mais elle a calé. Son père est un monument de pudeur et, face à lui, elle en devient un à son tour. Elle s'est contentée de dire : *Maman doit se faire soigner. Elle est accro aux médocs.* Son père a levé un sourcil, *rassure-toi, Lou, Wolf s'en occupe.* Jean-Pierre Wolfers, le médecin. Septante ans, nez busqué, cigarette au coin des lèvres. L'Ami de la famille avec un grand A. Wolf est pour quelque chose dans la déchéance de sa mère, c'est une évidence. Depuis que sa femme l'a quitté, chaque samedi soir, il est fourré chez ses parents. L'été, ils partent même en vacances à trois.

Avec Wolf, sa mère est tombée dans le piège. Elle avale des médicaments comme d'autres des bonbons. Pour être en forme au lever, pour calmer ses angoisses, pour rester de bonne

humeur, pour dormir, pour digérer, pour faire fonctionner ses intestins devenus paresseux à cause de toutes les crasses qu'elle ingurgite. Comprimés, gouttes, suppositoires... une douzaine de boîtes et de tubes qu'elle trimballe partout dans un sac Longchamps, grand modèle.

Louise soupire. À une époque, elle aussi a profité des largesses de Wolf. Elle souffrait de maux de tête. Des crises qui pouvaient la clouer au lit plusieurs jours d'affilée. Le crâne pris dans un étau qui, à chaque battement de cœur, se resserrait. Des crises qui s'accompagnaient de vomissements. Bassin à côté de son lit, plus la force de se rendre aux toilettes pour évacuer la bile. Odeur de pomme blette dans la chambre. Rideaux tirés. Douleurs à hurler. Wolf lui prescrivait des antimigraineux. Il suffisait qu'elle le lui demande. Ça se réglait sur un coin de table dans le salon chez ses parents, avant une partie de bridge. Wolf sortait son carnet d'ordonnances de la poche de son blazer et en deux minutes c'était arrangé. Ces puissants antalgiques, elle en avait ingurgité des boîtes et des boîtes. Effet pervers. La molécule censée calmer le mal, à force, le déclenchait. L'engrenage. Il avait fallu la consultation d'un neurologue pour réaliser qu'elle était devenue dépendante. Wolf, lui, est gynéco.

Plutôt que ressasser, elle ferait mieux de débarrasser la table du petit déjeuner et monter s'habiller. Il est dix heures et elle est supposée écrire pour demain un texte vantant les avantages d'un shampoing à la noix de coco. Plage de sable blanc, lagune turquoise... Elle a reçu le visuel et, selon son boss, il n'y a plus qu'à. Mais avant ça, appeler sa mère qui a une mémoire de fourmi. Elle tombe sur le répondeur, laisse un message. *C'est Lou. Je te rappelle qu'on dîne ensemble ce soir. Je passe te chercher à dix-neuf heures.* Désagréable impression d'avoir parlé dans le vide. Un avant-goût de ce qu'elle éprouvera tout à l'heure

quand elles seront au restaurant? Elle est bien décidée à ne pas garder sa langue en poche. *T'es en train de te foutre en l'air! Tu DOIS suivre une cure de désintoxication.* Sa mère n'a que cinquante-cinq ans, il faut qu'elle se reprenne.

La sonnerie du téléphone retentit. Elle décroche, reconnaît la voix de son frère, tressaille. Gilles, c'est une bombe à retardement.

– Ça va? demande-t-elle.

– Comme le temps.

Coup d'œil par la fenêtre. Un brouillard à couper au couteau. Impossible d'apercevoir le pommier au fond du jardin.

– Je suis à Ostende. Ça te fait plaisir si je te rapporte du poisson?

La pêche à la ligne, sa nouvelle lubie.

– À condition que tu le nettoies!

La dernière fois, elle s'en était chargée. Une opération peu ragoûtante. La dorade lui glissait entre les doigts. Elle l'avait débarrassée de ses écailles avant de lui planter un couteau dans le ventre et l'éviscérer.

– Tu es en congé?

La question trahit son inquiétude, mais tant pis.

– J'ai pris congé.

– Tu es sûr que c'est une bonne idée? Tu viens de commencer ton nouveau boulot! À ta place, je...

– Lou, je sais ce que je fais!

Gilles a raccroché.

Ne dit-on pas que pêcher a des vertus apaisantes? Elle se rassure comme elle peut. Comment ne pas s'en faire pour son frère? Un gosse difficile, enfin plus vraiment un gosse, il a vingt-quatre ans. Elle reste sa grande sœur, celle dans les bras

de qui il se réfugie quand ça ne va pas. Elle l'imagine installé devant une chope dans un café le long du port. Il allume une cigarette, puis une autre, discute avec son voisin de table, il a le temps, le chalutier ne part pas tout de suite. Il est heureux, personne pour lui rappeler qu'il y a six mois il gisait sur un lit d'hôpital à cause d'un pneumothorax et que c'est de la folie furieuse de continuer à fumer un paquet par jour. Des Gauloises bleues, sans filtre. Il en est déjà à sa cinquième de la journée. Personne pour brandir au-dessus de sa tête l'épée de Damoclès. Si tu continues, tu vas crever.

Y a-t-il un bon dieu, là-haut? Louise lève la tête, suit des yeux la fissure qui traverse le plafond.

Onze ans les séparent, Gilles et elle. Pas sûr qu'il ait été un enfant désiré, lui non plus.

Gamin, se rappelle-t-elle, il accumulait les bêtises. Quand il ne se cassait pas le tibia en jouant au foot, il tombait d'un arbre dans lequel il avait grimpé alors qu'on le lui avait interdit. À l'école, ses profs se plaignaient, il était dissipé, frondeur, impertinent. Bulletins marqués de rouge. Une graine de mauvaise herbe. Leur mère exigeait de leur père qu'il le punisse.

Le martinet se trouvait dans la chambre des parents. Caché dans le deuxième tiroir de la commode en face de leurs lits. Sous les foulards Hermès de sa mère et derrière ses soutiens-gorges. Une longue et fine tige en cuir marron au bout de laquelle pendouillaient des lanières, elles aussi en cuir. Repenser à ce martinet qu'un jour, en fouillant dans leurs affaires, elle avait sorti de sa cachette et tenu dans sa main, lui donne envie de pleurer.

Le rituel des punitions ne variait jamais. Son père avançait qu'il avait eu une journée harassante au bureau, qu'il n'avait pas la tête à ça, mais rien n'y faisait, sa mère le talonnait jusqu'à ce qu'il s'exécute. Lui faisait traîner. Il enlevait son veston,

défaissait son nœud de cravate, ôtait ses boutons de manchette, retroussait les manches de sa chemise. Alors seulement, il saisissait le martinet. On voyait sur son visage qu'il n'avait pas envie d'être là. Son père n'est pas quelqu'un de violent. Il serait les mâchoires et ses mains tremblaient. Sa mère s'énervait, *Dépêche-toi!* Ça se passait dans la chambre à jouer, Mickey, murs roses, peluches. Gilles finissait par s'aplatir, le torse sur un meuble bas. *Descends ton pantalon! Et aussi ton caleçon!* ordonnait sa mère. À la vue des fesses nues de son frère, elle fondait en larmes. Quel âge avait-il? Sept ans? *Papa, stop!* Elle s'entend encore crier. Le martinet s'immobilisait en l'air quelques secondes, temps suspendu durant lequel elle implorait Jésus, Marie, Joseph, le Saint-Esprit, Sainte Rita patronne des causes désespérées, d'intervenir, mais rien n'y faisait, les lanières finissaient par lacérer le derrière de Gilles. Même s'il ne lui avait pas échappé que le mouvement de poignet de son père s'était fait plus souple, elle le détestait lui aussi. *Dix coups et pas un de moins, je t'ai dit, Peter.*

Pourquoi sa mère s'est-elle acharnée sur Gilles? Au point d'en devenir sadique. Ni elle ni Brigitte, de cinq ans sa cadette, n'ont eu à subir pareil traitement. Elles n'étaient pas des anges pourtant.

Elle allume la radio, besoin de se changer les idées... «La commission parlementaire d'enquête à propos du drame du Heysel en mai dernier a mis le gouvernement face à ses responsabilités». La voix du journaliste est de circonstance. Hooligans... trente-neuf morts... centaines de blessés... Elle éteint. Avec la pointe de sa pantoufle, repousse les blocs LEGO qui traînent sur le tapis. Ses pensées dérivent vers ses adorables jumelles, Val et Isa, cinq ans bientôt. Vers Olivier, aussi, son

homme. Ce sont eux, sa famille, désormais. Comment se sentir libre d'avancer à leurs côtés d'un pas léger quand autour d'elle c'est le chaos ? Comment être une bonne mère ?

La sienne s'était déchargée de son rôle sur des gouvernantes. Des Espagnoles. Des femmes aux prénoms chantants qui prenaient soin d'elle et de Brigitte, Gilles n'était pas né. Elles vérifiaient leurs cartables, reprenaient les trous dans leurs pulls, lavaient leur linge, les conduisaient à l'école, revenaient les chercher, préparaient leurs tartines, les consolait, leur racontaient des histoires avant de dormir. Où était sa mère pendant ce temps ? Ces étrangères étaient des sortes de mamans auxquelles elle s'attachait. Le pire était lorsque l'une d'elles disparaissait du jour au lendemain et sans explication. Elle n'a pas oublié les *turróns* que Concepción, en guise d'au revoir, avait glissés dans son lit entre le drap et la couverture. Sur la boîte, il était écrit, *Para tu, mi querida Louise. Sé valiente*. La veille, elle avait entendu sa mère et Concepción se disputer, une porte avait claqué. Concepción avait pensé à elle avant de retourner dans son pays, c'était déjà ça. Brigitte, elle, n'avait pas eu droit à un cadeau. Elle était trop jeune et surtout elle portait un appareil dentaire. Les *turróns*, c'était comme du nougat, ça collait aux molaires. Ce *Sé valiente*, elle l'avait traduit par « Sois vaillante ». Devant ses yeux était apparue l'image de Jeanne d'Arc sur son cheval, lance à la main. Du courage, il allait lui en falloir. Elle venait de fêter ses onze ans et, six mois plus tard, la famille déménagerait. Ils quitteraient la maison de l'avenue Brugmann, un mastodonte de trois étages, chaudière au charbon, cuisine-cave, pour une maison moderne à l'orée de la forêt. Mais ça, elle l'ignorait encore. Comme elle ignorait qu'elle allait bientôt avoir un petit frère.

Avec la naissance de Gilles, Mademoiselle était apparue dans la famille. Une Flamande originaire de Gand, toujours en service chez ses parents, bien qu'il n'y ait plus d'enfants dont elle doive s'occuper. Mademoiselle se charge de la lessive, du repassage, de la cuisine, du nettoyage, de la liste des courses... tout ce que sa chère mère a la flemme d'accomplir et qui lui fait dire que Mademoiselle est *une perle*. Mademoiselle fait partie des meubles. Vingt-quatre ans qu'elle voit tout, entend tout. Vingt-quatre ans qu'elle se tait.

L'envie d'un café lui donne le courage de se lever de son fauteuil. Tandis que le percolateur crachote son eau brûlante sur le filtre, elle songe à la patience qu'a eue Mademoiselle avec Gilles. À douze ans, il l'avait poussée toute habillée dans la baignoire. Mademoiselle mesure 1 m 80 et il s'agissait d'une baignoire sabot. La gouvernante, heureusement, n'avait pas été blessée. Stoïque, elle était restée au service de ses parents.

Mademoiselle est une sainte. Elle mériterait d'être canonisée.

Louise grimace, le café est amer. Mademoiselle, elle, coupe le sien avec de la chicorée. Une habitude qui lui vient de chez les nonnes. Sa mère l'avait dénichée dans un hospice. Orpheline et sans ressources, la pauvre passait ses journées à récurer des sols et vider les cuvettes de cancéreux. *Une vie de chien*. À son arrivée chez eux, Mademoiselle, qui en réalité s'appelle Simone mais que tout le monde appelle Mademoiselle, sentait la transpiration, une épouvantable odeur âcre. Le lendemain, du déodorant faisait son apparition dans la salle de bains. Un spray dont elle s'était abondamment aspergé le dessous de bras, espérant faire pousser ses premiers poils. Elle avait hâte de grandir, de quitter la maison.

Au bout d'un an chez eux, Mademoiselle était devenue le sosie de sa mère. Même coiffure, même jupe, même chemisier, mêmes mocassins. À l'exception des chaussures – elle chausse du 40 –, les vêtements qu'elle porte sont ceux que sa mère ne met plus. Des vêtements quasi neufs. Pas un trou, pas une tache. Sa mère est soigneuse, maniaque même. À chaque changement de saison, elle renouvelle sa garde-robe. Aux yeux de son père, des dépenses inutiles qu'il tente de freiner. *Odile, est-ce bien nécessaire ?* La réponse fuse. *Tu veux que je ressemble à une souillon, c'est ça ?* Le ton sonne l'alerte. Son père baisse les armes, il ne veut pas d'histoires. Il sort son portefeuille et allonge les billets de cent francs sur la table. Il les compte à voix haute. À croire qu'il attend que sa femme lui dise que c'est assez. Mais assez, ce ne l'est jamais.

Si seulement Papa, pour une fois, tapait du poing sur la table ! songe Louise. L'image de sa mère, le nez dans sa soupe de cerfeuil, lui soulève le cœur. Comment expliquer l'attitude de son père ? Serait-ce sa façon d'aimer ? L'acceptation inconditionnelle de l'autre ? Lui et sa mère avaient été « obligés » de se marier. Il avait trente-cinq ans et elle dix-neuf. Une fois marié, son père s'était rangé. *Fini les maîtresses, il m'avait moi.* Ce moi, dans la bouche de sa mère qui n'était jamais avare de détails, était une ravissante blonde de vingt et un ans, agenouillée sur le sable, en maillot deux pièces, sourire frondeur aux lèvres. Cette photo dans l'album l'a toujours fascinée, on dirait une starlette. Combien de fois ne l'a-t-elle pas scrutée, à la recherche, sur le visage juvénile de sa mère ou dans sa posture, d'un signe, même ténu, qui aurait pu annoncer la tournure que prendrait sa vie ? Elle aussi, on la voit dans les albums. Minuscules photos en noir et blanc aux bords dentelés. Elle dans sa poussette, joues rebondies. Elle en barboteuse, une croûte de pain en main. Elle

vêtue d'une robe à smocks. Sur d'autres photos, son père en costume sur la plage. Une famille ordinaire en vacances à la mer du Nord, fin des années cinquante. Les vendredis soir, son père les rejoignait pour le week-end. La semaine, il restait à Bruxelles pour son travail. Un cabinet d'assurances. Assurances vie. Assurances voiture. Assurances incendie. Assurances tiers. Assurances dégâts des eaux. La vie entraîne des risques. Une affaire qu'il a créée lui-même.

Ces photos, et bien d'autres encore, sont gravées dans son esprit. Dans ces albums, aucune de Gilles. Il n'est pas encore né. Quand leur vie de famille a-t-elle commencé à déraiper? L'auréole de café qui stagne au fond de sa tasse ne lui donne pas la réponse. Elle a pourtant besoin de comprendre. Sa mère se détruit à petit feu et son père ferme les yeux. Pourquoi? Et Gilles, là-dedans?

À quinze ans, son frère est devenu ingérable. Après l'épisode du bain avec Mademoiselle, ses parents l'avaient envoyé en pension chez les curés. Ça n'avait rien changé. Quand il revenait à Bruxelles, les week-ends, il chapardait. Ici le transistor d'un voisin, là une mobylette stationnée en rue qu'il arrivait à faire démarrer sans l'aide de la clé. Rien ne lui résistait. *Ton frère est en train de mal tourner*, lui avait prédit Olivier, qu'elle venait de rencontrer.

Puis, un jour, il y a eu l'épisode du couteau. Un couteau à viande, lame en acier aiguisée, avec lequel Gilles a poursuivi la cuisinière engagée par sa mère pour seconder Mademoiselle. Dans sa folie, il a défoncé toutes les portes du rez-de-chaussée, une chaîne en fer à bout de bras. Wolf a été appelé à la rescousse pour lui faire entendre raison. Les parents, eux, étaient dépassés. Quant à elle, elle était impuissante. Gilles ne se laissait plus approcher.